

Feuilleton

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Mitteilungsblatt / Freunde der Schweizer Keramik = Bulletin de la Société des Amis de la Céramique Suisse**

Band (Jahr): - **(1955)**

Heft 32

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IX. Feuilleton

Der im Jahr 1866 als Nachkomme des aus dem Stäferhandel bekannten Seckelmeisters Bodmer in seiner Heimatstadt geborene Carl Bodmer trat bereits mit vierzehn Jahren in das vom Sohn des «Stäfer Bodmer» begründete, nunmehr schon in der fünften Generation bestehende Töpfergeschäft ein. Wenn auch die Produktion des Unternehmens damals ausschliesslich der Herstellung von Gebrauchstöpferwaren galt, nahm der hervorragend künstlerisch begabte Schüler der Keramischen Abteilung der Ecole des arts industriels in Genf, die mächtige Entwicklung vielleicht vorausahnend, die erste Fühlung mit dem Kunstgewerbe, das sich, allerdings viele Jahre später, zum wesentlichsten Zweig der Firma auswachsen sollte. Aufenthalte und Kurse in zahlreichen Ländern weiteten seine beruflichen Kenntnisse und seine allgemeine Bildung. Im Jahr 1894 übernahm Carl Bodmer zusammen mit dem einen Bruder das väterliche Geschäft an der Utlbergstrasse, das sich nun in der Folge immer mehr ausdehnte und bald zu grosser Blüte und hohem Ansehen gelangte. Einen Markstein in dieser unaufhaltsamen Weiterentwicklung bildete das Jahr 1914. Als bei Kriegsausbruch die Einfuhr der berühmten ausländischen Keramikfabriken zu stocken begann, wurde dem bisher lediglich auf Töpferwaren zu Gebrauchs- und industriellen Zwecken eingestellten Unternehmen eine kunstgewerbliche Abteilung angegliedert. Carl Bodmer zog bedeutende Künstler zur Mitarbeit heran, die Entwürfe für neue Formen und Zeichnungen lieferten, während er selber unablässig die neuen Techniken studierte und auch selber als eifriger Aquarellist und Ölmaler zum schöpferisch mitschaffenden Künstler wurde. Diese Arbeit blieb auch nach seinem im Jahr 1938 erfolgten Rücktritt vom Unternehmen seine Lieblingsbeschäftigung. Heute besitzen die Erzeugnisse der Bodmerschen Kunstkeramik im In- und Ausland einen geachteten Namen.

(NZZ. 7. VII. 1955.)

Oltre al Bustelli il ceramista Pedrozzi. In una sua nota sul «Sele Arte», Piero Bianconi ricorda alcune delle famose statuette modellate dal locarnese Antonio Francesco Bustelli per la manifattura di porcellane di Nymphenburg, presso Monaco, e riprodotte nel numero precedente della medesima rivista.

Dopo di aver precisata l'importanza del Bustelli, ormai abbastanza nota attraverso le pubblicazioni dell'Hoffmann e di altri, fra cui don Simona, il Bianconi afferma che questo singolare e brillante artista è «l'unico ceramista nella pur ricca collezione degli artist ticinesi».

L'affermazione non risponde a verità. Oltre il Bustelli è pure ceramista un suo contemporaneo luganese, Gian Battista Pedrozzi, di Pazzalino (1710-1778), che Padre Oldelli annovera nel suo Dizionario e che Massimo Guidi ha studiato nella Rivista svizzera d'arte di storia del 1939 in un articolo dal titolo: «G. B. Pedrozzi stuccatore e modellatore di porcellane», citato anche dalla Rivista storica ticinese di quest'anno.

Il Pedrozzi per incarico del re Federico II diede una notevole attività nella fabbrica di porcellane di Berlino, modellando - scrive l'Oldelli - «in rilievo e in basso rilievo puttini e ogni sorta di volatili e di quadrupedi, che meritavano il pieno gradimento di S. M. e un degnevole eccitamento a proseguire le belle sue fatture». E il Guidi nel suo studio riproduce fra altro una gazza modellata con bell'arte dal Pedrozzi, ora a Roma nel Palazzo dei Conservatori.

Ma qui non si vuol far della facile erudizione, nè stabilir confronti. Ci basti aver indicato un secondo ceramista poco noto.

(Gazetta Ticinese, Lugano, 9. VII. 1955.)

Yvonne de Bremond d'Ars, Paris: «Je suis Antiquaire.» Dieses feine schmale Bändchen erschien vor ein paar Wochen. Die Verfasserin ist Literaturpreisträgerin der «Académie Française». Wir geben aus dem 134 Seiten starken broschierten Büchlein einen wohl allgemein interessierenden Text. Yvonne de Bremond schreibt:

Le chien vendu

Mais si, dans mes voyages, je fus souvent très encombrée, ce fut bien pis le jour où je revins de cette modeste vente aux enchères, dans les faubourgs de Vannes. La vente avait lieu après le décès d'un vieux commandant en retraite, dans la modeste maison où celui-ci avait vécu parmi ses meubles de famille.

J'achetai une très belle pendule en Saxe d'époque Louis XV; sur une plate-forme en bronze doré, un couple de bergers dansait sous un buisson de roses en porcelaine, étagées à la manière d'un immense bouquet. C'était un objet des plus fragiles, mais vraiment de très bon goût.

Le commandant ne laissait derrière lui aucun héritier: l'État seul profitait de sa modeste fortune; et, cependant, il laissait au monde un être cher: une vieille chienne, de race épagneule, l'avait suivi à la chasse et ne l'avait jamais quitté, au dire des voisins. Elle s'appelait Diane. On allait la vendre, comme le reste, et pour comble de tristesse, ses flancs étaient gonflés d'existences futures... Attachée dans la cour, le moment vint pour cette pauvre bête et l'enchère débuta: «Une chienne de race épagneule, mise à prix six francs.»

Les regards se firent ironiques dans cette petite assemblée de gens aux visages durs; on entendit quelques rires... «Alors six francs? Y a-t-il amateur à six francs?» disait la voix neutre du commissaire-priseur. Mon cœur se mit à battre à toute vitesse... J'avais sept heures de chemin de fer pour rentrer à Paris et la fragile pendule de Saxe à transporter... mais, je fis un signe de tête en regardant le commissaire-priseur.

«Adjugé à Mademoiselle! Six francs...»

Tous les assistants me regardèrent étonnés. Mais à cet instant, la vieille Diane, pesante de sa maternité, croisa son doux regard avec le mien. Nous étions déjà des amies; et il me semblait que la bonne figure du commandant, aperçue sur une photo jaunie, me disait merci. J'ai réclamé cette photo pour la mettre plus tard près du musée de Diane, afin qu'elle respirât un peu l'odeur de sa vieille maison. Le premier train pour Paris emmenait ce soir-là une jeune fille qui tenait une pendule précieuse sur les genoux, avec une épagneule aux longues oreilles, couchée à ses pieds... Est-ce l'émoi du voyage, ou le temps révolu? ... Le lendemain, ma nouvelle amie me donna trois beaux petits épagneuls, qui lui ressemblaient...

Mon amour des animaux transforma mes projets d'avenir; il n'était pas question de quitter ces chiens! il fallait que j'organise mes futures recherches, comme avant, autour de Paris. D'ailleurs la capitale resta toujours ma ville préférée. Avec sa vie ardente, Paris, où l'on respire de l'esprit, est la ville où l'on trouve à acheter les plus jolies choses, c'est le berceau de leur création, et il faut avouer que j'étais un peu lasse de la vie nomade et de ces fatigants et continuels voyages! Lasse aussi de ces marchands prétentieux qui étaient mes seuls clients! Ils guettaient mes retours pour acheter mes trouvailles, et se liguèrent entre eux dans mon escalier pour m'obliger à céder les objets à un prix minime.

Mon rêve était d'avoir un magasin à moi, une vitrine sur la rue et des clients particuliers. Mais, hélas! je n'avais pas assez d'argent pour réaliser seule cette ambition et, très indépendante, il me plaisait de garder toute ma liberté...

* * *

Bien avant la guerre, un jeune et sympathique milliardaire, de nationalité écossaise, possédait de grandes terres en Australie. Sa famille habitait Londres, mais il avait choisi la Suisse pour résider et occupait un ancien château qu'entourait un parc enchanteur où de vertes pelouses s'étendaient à perte de vue, tapis de velours vert émaillé de mille fleurs. Des arbres centenaires offraient leur ombre douce à des fontaines bruissantes; car il avait réveillé les jets d'eau endormis dans le parc, habité d'oiseaux et de pigeons chantant sans cesse leurs amours. Comme il était excédé par la vue continue de ses jardins, il résolut de les vêtir de mauve et de bleu, afin qu'à distance on les prît pour de gros rhododendrons. Mais, dans le parc peuplé de rêves, ce jeune Écossais célibataire s'ennuyait beaucoup; il se sentait le cœur triste dans son paradis d'Helvétie. Un jour, à Paris, il entra dans mon magasin pour me confier son désir de meubler son château avec des meubles français du temps de Louis XV.

Je crois qu'il fut le meilleur client de ma vie. Rien n'était trop beau pour lui; son goût sûr se fixait sur des meubles de grande qualité; il choisissait toujours des choses exceptionnelles, telle une cage-horloge en bronze doré dont l'oiseau de Saxe chantait à volonté, un surtout de table en vermeil d'époque Louis XV et un lit digne d'une reine, renversé comme une conque marine sous un baldaquin fleurdelysé, qu'il désira orner de bouquets de plumes d'autruches aux tons jonquille et lilas... Et des tableaux de maîtres, des girandoles en Saxe, des sièges aux lignes onduleuses... Toutes ces merveilles partirent pour la Suisse, où le jeune milliardaire les attendait avec tant d'impatience qu'il me télégraphiait ici deux fois par jour pour activer l'expédition et, sans doute dans le dessein de m'encourager, je recevais de sa part des corbeilles d'orchidées si importantes qu'elles avaient peine à passer ma porte!

Quand sa demeure fut remplie de trésors, il songea à donner des fêtes...

Il prit, pour thème de ces fêtes, des scènes de Lancret, telles que les représentaient les tableaux de ce maître qu'il m'avait achetés. Il poussa même le souci de la vérité jusqu'à me demander de lui procurer d'authentiques habits de cour du temps de Louis XV, en satin bleu pâle brodé de strass, des costumes de bergers, des houlettes ornées de rubans et d'autres accessoires pastoraux. Puis, il acheta dans le pays de jolis moutons.

Un jour qu'il séjournait à Paris, je le vis arriver avec une mine des plus tristes. Avec son pittoresque accent anglais, il me conta ses ennuis...

Je me retins à peine de rire, quand il me dit:

— Ah! Mademoiselle, quelle affreuse chose m'est arrivée! Ma première soirée pastorale était prévue pour jeudi dernier; les invitations lancées, un buffet magnifique préparé dans le parc, avec des gâteaux montés en étage dans le style des buffets de fête sous Louis XV, les bouteilles de champagne suspendues aux branches basses des arbres parmi des flots de rubans. Je m'étais costumé en berger, avec une veste en satin orange, et mon valet même portait la houlette. Un orchestre des meilleurs flûtistes était dissimulé derrière le grand buffet et mille lumières de couleurs illuminaient la grande pelouse. Tout, tout était prêt dans les plus petits détails pour la fête pastorale, même les nœuds de rubans destinés aux moutons. C'était un véritable tableau de Lancret! J'étais fou de joie. Il ne manquait plus que les chers petits

moutons, qui n'arrivaient pas. N'était-il pas temps de les parer de rubans? Inquiet, je me rendis moi-même aux communs pour connaître la raison de ce retard.

— Ah! Mademoiselle — ajouta-t-il avec un air tragique, vous ne pouvez imaginer l'horrible chose! Mes valets, le cuisinier, le chauffeur et les jardiniers étaient en train de se battre avec ces pauvres bêtes qui n'avaient pas consenti à se laisser savonner, ainsi que j'avais donné l'ordre de le faire, afin que leur toison fût bien blanche pour la soirée. Ces gens maladroits et les moutons avaient les yeux hors de la tête! Ils étaient tout couverts de la mousse de savon qui débordait des baquets et toutes ces chères petites bêtes, si douces les jours précédents, distribuaient avec rage des coups de tête et de pieds à tous mes gens qui criaient. C'était véritablement affreux, affreux! Déjà les invités commençaient à arriver dans le parc!... Subitement affolés, les moutons s'échappèrent comme une bande sauvage, habillés de leur mousse savonneuse...

Ils défoncèrent le beau buffet étagé, qui s'effondra comme un château de cartes. Ils chargeaient comme des sangliers pour la chasse à travers la pelouse! renversant les invités, mettant en fuite les dames élégantes qui couraient dans tous les sens avec leurs robes incommodes à paniers, trébuchèrent dans l'herbe et perdirent leurs petits souliers. Elles hurlaient de terreur. On ne savait quoi faire, car les lumières avaient rendu ces bêtes tout à fait folles... Tout le monde parvint à s'enfuir sur la route, et quelque temps après il ne restait que des débris épars de cette terrible fête pastorale. On eût dit que le diable avait passé par là!...

Je n'ai pas revu mes amis, malgré mes excuses; et je me demande encore comment Lancret s'y prenait pour peindre ses fameuses pastorales?...

Charmant seigneur écossais, qui voulait voir la vie en rose! Sa famille le pourvut d'un conseil judiciaire et je n'entendis jamais plus parler de lui!...

Les gens fortunés ne sont pas seuls passionnés pour les choses anciennes.

Avant la guerre, je vis entrer dans mon magasin une très jeune fille, vêtue modestement. Elle tomba en extase devant une ravissante petite commode galbée en marqueterie du temps de Louis XV; elle m'avoua qu'elle n'était pas riche mais qu'elle rêvait d'acheter un meuble comme celui-là! «Je gagne bien ma vie me dit-elle, mais il m'est impossible de réunir la somme nécessaire.»

Devant son émoi, ses regrets, la comprenant, je n'hésitai pas à lui proposer de lui vendre le meuble; elle me le réglerait par petits acomptes, voilà tout. Elle s'appelait Yvonne, comme moi...

Folle de joie, elle accepta ma proposition. Je lui fis livrer la commode et, chaque mois, régulièrement elle m'apportait une toute petite somme; elle se privait pour tenir ses engagements; il en fut ainsi pendant six ans.

Cette aimable jeune fille était employée dans une maison de postiches d'art. Très savante dans un métier qu'elle aimait, elle avait l'ambition de s'installer à son compte pour pouvoir donner libre cours à ses créations. Mais s'établir à Paris est une affaire coûteuse! Le temps passa, tout prit de la valeur dès la libération et la jolie commode valut une petite fortune... Pour réaliser son projet, elle sacrifia son meuble bien-aimé, et la somme recouvrée lui accorda le moyen de s'installer. Depuis trois ans, Mlle Yvonne Bonnin est chez elle; grâce à son talent de posticheuse elle a déjà les plus élégantes clientes de Paris, et elle me dit que, bientôt, elle sera capable de se racheter une autre commode! La passion de l'ancien l'a conduite à la réussite.